

« La ville mode d'emploi » Pour une lecture politique des espaces perecquiens

Juliette Hébert

De « Lieux » à *Espèces d'espaces* et de *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* à son corollaire radiophonique *Tentative de description des choses vues au carrefour Mabillon le 19 mai 1978*, nombre de textes que Georges Perec affilie à son champ de recherche sociologique, abordent la question de la ville. Cette dernière est même, pour la plupart d'entre eux, doublement présente : c'est l'objet du texte et le lieu de sa rédaction. Suffit-il d'écrire dans l'espace urbain pour produire un texte qui le fasse connaître ? Rien n'est moins sûr au regard des techniques d'observation et d'analyse auxquelles s'astreint Perec. Il sera intéressant, après les avoir décrites, de se demander ce qui, dans le fonctionnement de la ville, les rend nécessaires.

À travers les textes mentionnés, on peut mettre en évidence deux types d'espaces différents : d'une part, ceux qui sont liés à l'autobiographie. Il s'agit surtout ces rues et places de Paris liées au projet « Lieux », que Perec décrit deux fois par an, selon un ordre préétabli. On y distingue les évocations de mémoire, les « Souvenirs », des « Réels », rédigés sur place et dont certains ont été publiés dans la presse sous le titre *Tentative de description de quelques lieux parisiens*. D'autre part, les lieux publics décrits dans le cadre de son travail sur l'infra-ordinaire : les « Tentatives », leur présentation dans *Espèces d'espaces* et leurs prémices dans *Un homme qui dort*.

1) Pratiquer la ville

Chez Perec, écrire un texte sur l'espace est loin d'engager le seul acte d'écrire. Un certain rapport au lieu est nécessaire et consiste souvent, d'abord, à s'y trouver. La présence de l'auteur se manifeste dans les textes par le rappel de sa situation spatiale, de ses déplacements ou par un micro-événement comme une interaction avec un passant ou la rencontre de son propre reflet. Toutefois, la seule présence ne suffit pas à définir une pratique et c'est par bien d'autres gestes, simples ou complexes, que Perec transforme le fait d'être là en activité.

1) Gestes simples

Outre la description de la ville par l'écriture ou la parole, sur laquelle nous ne nous étendrons pas – sauf à rappeler que Perec la définit, au début d'*Espèces d'espaces*, comme un balisage, presque une exploration, une forme littéraire de portulan – il existe certains gestes simples à exécuter afin de bien observer et rendre compte du morceau d'espace donné. Les plus évidents ont trait à la perception. La vue semble le sens le plus sollicité, que ce soit par l'observation la plus simple ou la lecture. Une écrasante majorité des phrases des « Tentatives » et des « Réels » commencent par un « Je vois », explicite ou implicite. Puisqu'on trouve : « je vois devant moi l'amorce de la rue du Four ; la portion du boulevard Saint Germain comprise entre Mabillon et Saint Germain des Prés »¹, on est en droit d'imaginer un « je vois » au début de cette énumération : « Un enfant avec un chien / Un homme avec un journal / Un homme qui a un grand "A" sur son chandail »². Les formules « J'entends » ou « on entend » sont plutôt rares et les informations ainsi recueillies reportées, semble-t-il, moins im-

1- *Tentative de description des choses vues au carrefour Mabillon le 19 mai 1978*, Atelier de création radiophonique, n° 381, 25 février 1979.

2- *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Christian Bourgois, 1983, p. 22.

médiatement que les observations : « J'entends *parfois* des coups de klaxons »¹, « Je sais qu'il va y avoir un mariage (par deux consommateurs qui viennent de partir pour, justement, y assister) »². Elles sont, parfois, comme « Je vois », sous-entendues. Pour certains éléments de la scène, comme « une ambulance de l'assistance publique (hôpitaux de Paris) »³, il est impossible de savoir s'il les entend avant de les voir ou s'il les voit avant de les entendre.

Perec ne se contente pas toujours d'énumérer les éléments du visible tels qu'ils se présentent à lui. Il choisit parfois un axe d'observation. Il peut s'agir d'un cadrage plus restreint, à l'image d'un gros plan s'attardant, par exemple, sur le trafic automobile : « Sur le boulevard Saint-Germain s'arrête une camionnette des postes. Passe une camionnette GRP ; une autre qui transporte du bois, dans l'autre sens, une camionnette Diffusion Princesse »⁴. Puisqu'il est question des voitures, on remarque qu'il décide de les décrire, tantôt selon leur type ou leur marque : « Un taxi deux vélomoteurs une fiat une peugeot une peugeot une fiat une voiture dont j'ignore la marque »⁵ tantôt selon leur nombre, comme dans : « Aucune voiture. Puis cinq. Puis une »⁶. Il livre parfois le critère d'énumération, comme un repère, pour s'assurer de s'y tenir :

Couleurs :
rouge (Fiat, robe, St-Raphaël, sens uniques)
sac bleu
chaussures vertes
imperméable vert
taxi bleu⁷

Perec doit également choisir entre deux types d'énumérations différentes, une liste à items (de type paradigmatique) ou une accumulation linéaire (de type syntagmatique). Le second choix semble réservé aux successions les plus rapides, comme dans la phrase que j'ai déjà citée : « Un taxi deux vélomoteurs une fiat une peugeot une peugeot une fiat une voiture dont j'ignore la marque »⁸, où il va jusqu'à supprimer la ponctuation, comme si la vitesse d'apparition des voitures ne lui laissait pas plus le temps de retourner à la ligne qu'au lecteur celui de reprendre son souffle. Ce procédé semble aussi destiné à donner plus rapidement une vision d'ensemble. Deux exemples, l'un rue Vilin, l'autre place St-Sulpice :

Le n° 1 est toujours là. Le 2, le 3 : couleurs et confections « Au bon accueil » ; le 4 : Boutonniériste (fermé) ; le 5 : Laiterie devenue plomberie ? Le 6 : coiffure. Le 7 détruit. Le 8, le 9 ? Le 10 : parage de peaux ; le 11 détruit ; le 12 : Selibter, le 13 détruit ;⁹

J'ai revu des autobus, des taxis, des voitures particulières, des cars de touristes, des camions et des camionnettes, des vélos, des vélomoteurs, des vespas, des motos, un triporteur des postes, une moto-école, une auto-école, des élégantes, des vieux-beaux, des vieux couples, des bandes d'enfants, des gens à sacs, à sacoches, à valises, à chiens, à pipes, à parapluie, à bedaines, des vieilles peaux, des vieux cons, des jeunes cons, des flâneurs, des livreurs, des renfrognés, des discoureurs.¹⁰

1- *Ibid.*, p. 37. Je souligne.

2- *Ibid.*, p. 41.

3- *Ibid.*, p. 48.

4- *Tentative de description des choses vues au carrefour Mabillon le 19 mai 1978*, op. cit.

5- *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, op. cit., p. 48.

6- *Ibid.*, p. 48.

7- *Ibid.*, p. 13.

8- *Ibid.*, p. 48.

9- « La Rue Vilin », in *L'Humanité*, 11 novembre 1977, p. 2, rééd. in *L'Infra-ordinaire*, Seuil, coll. « La Librairie du XXe siècle », 1989, p. 28-29.

10- *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, op. cit., p. 24.

Ce type d'accumulation permet à l'auteur de dresser le bilan sans l'obliger à se livrer à une analyse, c'est-à-dire, sans tromper grossièrement ses propres consignes. La liste à items avec retour à la ligne, quant à elle, n'interdit pas la vitesse et le dynamisme mais donne l'impression qu'il est permis de s'attarder un peu plus longtemps sur chaque objet, au moins le temps d'en saisir une caractéristique, comme ici :

Un facteur à sacoche
Deux aubergines toniques
Deux frères chiens genre Milou
Un homme à béret genre curé
Une femme en châle
Une grand-mère à landau
Un homme à chapka¹

2) *Gestes complexes*

Malgré le principe de description qu'il s'impose et qui interdit toute invention, Perec joue avec la limite et évoque parfois des choses qui ne sont pas « strictement visibles »². Ainsi dans *Espèces d'espaces*, il recommande de :

S'efforcer de se représenter, avec le plus de précision possible, sous le réseau des rues, l'enchevêtrement des égouts, le passage des lignes de métro, la prolifération invisible et souterraine des conduits (électricité, gaz, lignes téléphoniques, conduites d'eau, réseau des pneumatiques) sans laquelle nulle vie ne serait possible à la surface.³

Il procède également à une décomposition du réel, répertoriant les micro-événements les plus récurrents en catégories. Il y a la catégorie « discussion » : « discussions à deux, à trois, discussions à plusieurs », la catégorie « mode de portage (à la main, sous le bras, sur le dos) » ou encore « position du corps : être assis (dans les autobus, dans les voitures, dans les cafés, sur les bancs) / être debout (près des arrêts d'autobus, devant une vitrine (Laffont, pompes funèbres), à côté d'un taxi (le payant) »⁴.

Perec quitte aussi parfois le domaine du visible pour livrer quelques éléments d'analyse. Il peut s'agir de partir « *À la recherche d'une différence* »⁵ par rapport à son observation de la veille ou de mettre en évidence des lois : « (talons hauts : chevilles tordues) »⁶, « D'une façon purement abstraite, on pourrait proposer le théorème suivant : en un même laps de temps, davantage d'individus marchent dans la direction Saint-Sulpice/rue de Rennes que dans la direction rue de Rennes/Saint-Sulpice »⁷.

Sa description revêt également, à l'occasion, une dimension critique implicite. Sans se permettre de longues analyses sociologiques, Perec semble s'autoriser à transmettre au lecteur un peu de son propre sentiment situé sur une gamme allant de l'étonnement à la colère. Voyons-en un exemple :

Entre le 4 et le 6, Affiches : Bardot, les Pétroleuses
et
La vie de 200 000 enfants pakistanais est entre vos mains (j'ai noté 200 000 enfants... je pense que j'ai oublié un zéro et qu'il s'agit de 2 000 000 enfants)⁸

1- *Ibid.*, p. 26-27.

2- *Ibid.*, p.10.

3- *Espèces d'espaces*, Galilée, 1974, p. 105-106.

4- *Ibid.*, p. 17.

5- *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, *op. cit.*, p. 35.

6- *Ibid.*, p. 18.

7- *Ibid.*, p. 40.

8- *Ibid.*, p. 31.

Le « et » isolé qui les relie mal agit comme une critique : il souligne la rencontre du luxe et de la misère, du loisir et de la charité, du consumérisme et d'une forme de philanthropie. Rencontrer simultanément ces affiches suggère qu'elles sont assimilables, interchangeables, comme si l'on offrait le choix au passant d'occuper son temps libre au cinéma ou dans les associations humanitaires. Rapprocher deux éléments présents dans la ville suffit à rappeler que celle-ci est le lieu d'affrontements idéologiques, de dissensions éthiques ou politiques.

Le dernier geste complexe dont nous souhaitons parler est celui de la dérive. Le mot apparaît plusieurs fois dans *Un homme qui dort*, en son sens classique, proche de « errance ». Mais puisque Perec mentionne les situationnistes dans quelques entretiens journalistiques, il est permis de croire à l'assimilation d'une autre signification. Telle que Guy Debord et ses camarades l'ont définie en 1956, il s'agit d'« une technique de passage hâtif à travers des ambiances variées »¹, exigeant le renoncement pour qui s'y adonne « aux raisons de se déplacer et d'agir qu' [il connaît] généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui [lui] sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent »². Science ludique plutôt que distraction, elle n'aspire ni au plaisir de la marche et du milieu traversé, comme la promenade, ni à la découverte d'un lieu inconnu, comme le voyage, mais à la connaissance de sa propre ville, selon ses effets sur les habitants. Étudier la psychogéographie du lieu, c'est percevoir et expérimenter, les « lois et effets précis d'un milieu [...] consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif »³. En termes perecquiens, il s'agit de traverser des « bouts d'espace » en essayant de comprendre pourquoi on a, ou non, l'impression de « se cogner »⁴.

Un tel objectif pourrait être celui du personnage révolté d'*Un homme qui dort*. Et, de fait, il semble bien souvent approcher instinctivement de la pratique en question. Lui qui s'est soustrait à toutes contraintes sociale, liaison humaine et nombre d'actes quotidiens, il ne se déplace jamais dans le cadre de l'habitude ou de l'obligation. Traverser des « ambiances variées » est toujours un but en soi. Il envisage même sa propre typologie des quartiers selon leurs unités d'ambiance :

Tu imagines un classement des rues, des quartiers, des immeubles : les quartiers fous, les quartiers morts, les rues-marché, les rues-dortoir, les rues-cimetière, les façades pelées, les façades rongées, les façades rouillées, les façades masquées.⁵

Comment ne pas comparer ce passage au *Formulaire pour un urbanisme nouveau* où Ivan Chtcheglov, imagine une ville construite selon des études psychogéographiques :

Les quartiers de cette ville pourraient correspondre aux divers sentiments catalogués que l'on rencontre *par hasard* dans la vie courante.

Quartier Bizarre – Quartier Heureux, plus particulièrement réservé à l'habitation –
Quartier Noble et Tragique (pour les enfants sages) – Quartier Historique (musées, écoles) –
Quartier Utile (hôpital, magasins d'outillage) – Quartier Sinistre...⁶

1- Guy Debord, « Théorie de la dérive », in *Les Lèvres nues*, n° 9, 1956.

2- *Ibid.*

3- Abdelhafid Khatib, « Essai de description psychogéographique des Halles », in *Internationale Situationniste*, n° 2, décembre 1958.

4- *Espèces d'espaces*, *op. cit.*, p. 14-16.

5- *Un homme qui dort*, Denoël, 1967, rééd. Gallimard, coll. Folio, n° 2197, 1990, p. 59.

6- Ivan Chtcheglov, « Formulaire pour un urbanisme nouveau », in *Internationale Situationniste* n° 1, juin 1958, [En ligne] URL : <http://i-situationniste.blogspot.fr/2007/04/formulaire-pour-un-urbanisme-nouveau.html>, consulté le 27 janvier 2010.

Cependant, l'indifférence du jeune homme le prive d'une réelle pratique de la dérive, avec ce qu'elle implique d'attention, de disponibilité et d'activité. Il ne voit du monde que ce qui l'incite à s'en retirer et ne prend jamais le risque d'un échange. Il se targue même « de tout décider à l'avance, de ne rien laisser au hasard »¹. Or, c'est par hasard qu'adviennent les rencontres et c'est au fur et à mesure que les courants psychogéographiques dessinent le parcours de la dérive.

Dans les « Tentatives », en revanche, Perec adopte une attitude *a priori* contraire aux buts de la dérive, dans la mesure où il reste immobile. Mais cette immobilité offre d'autres avantages que Debord a pressentis et dont il fait état dans sa « Théorie de la dérive » :

Son étendue minimum peut être bornée à une unité d'ambiance : un seul quartier, ou même un seul îlot s'il vaut la peine (à l'extrême limite la dérive statique d'une journée sans sortir de la gare Lazare).²

Perec prétend à la même rigueur que celui qui dérive, comme en témoignent ses scrupuleuses précisions concernant les paramètres susceptibles d'influencer la psychogéographie (heure, météo, angle de vue, etc.). D'ailleurs, les titres quasi scientifiques *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, *Tentative de description des choses vues au carrefour Mabilon le 19 mai 1978* et *Essai de description psychogéographique des Halles* (Abdelhafid Khattib) se ressemblent dans leur rigueur et disent tout l'insaisissable de cet objet d'étude qu'est la vie dans la métropole.

L'immobilité de Perec n'a donc rien à voir avec la passivité, elle n'est pas le contraire de l'agitation ou du dynamisme mobile. Son regard est exceptionnellement vigilant, en tension. Philippe Lejeune a écrit que Perec cherchait à « trianguler le lieu »³ : il est bien question de stratégie et de multiplication des points de vue dans le cadre d'une observation qui aspire à la totalité. Il est immobile, mais d'une immobilité dynamique.

Je terminerai cette première partie par une remarque sur la notion d'unité d'ambiance. Chez les situationnistes qui parlent du « brusque changement d'ambiance dans une rue, à quelques mètres près ; [de] la division patente d'une ville en zones de climats psychiques tranchés »⁴, elle est avant tout spatiale. Elle leur sert à délimiter zones et quartiers. Avec les « Tentatives », Perec prouve qu'elle peut également être temporelle : un peu comme les cathédrales de Monet, la place Saint-Sulpice change au fil de la journée, suivant l'heure, le temps qu'il fait ou les activités qui s'y déroulent. En d'autres termes, Perec traverse ou subit plusieurs ambiances psychogéographiques. Ainsi, lorsqu'il écrit : « Instants de vide »⁵, on ne peut décider s'il parle de la circulation, ayant noté plus haut : « Pendant de longs espaces de temps, aucun autobus, aucune voiture »⁶ ou de sa propre lassitude, comme dans : « (*fatigue*) »⁷. Les deux semblent entrer en résonance.

II) L'espace joue un rôle actif

Avec une telle palette de gestes pour étudier la ville, Perec a l'air de développer une stratégie, comme aux échecs, au go ou devant un « vrai » puzzle. Il est, à présent, intéressant de voir à quel adversaire il a affaire.

1- *Un homme qui dort*, *op. cit.*, p. 120.

2- Guy Debord, « Théorie de la dérive », *op. cit.*

3- Philippe Lejeune, *La Mémoire et l'oblique*, *Georges Perec autobiographe*, P.O.L., 1991, p. 182.

4- Guy Debord, « Introduction à une critique de la géographie urbaine », in *Les Lèvres nues*, n° 6, Bruxelles, 1955. [En ligne] mis en ligne le 29 octobre 2002, consulté le 27 décembre 2009, URL : <http://www.larevue-des-ressources.org/spip.php?article33>

5- *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, *op. cit.*, p. 45.

6- *Ibid.*, p. 44.

7- *Ibid.*, p. 30.

1) *Imprégnation et incarnation*

Dans les projets autobiographiques portant sur ses « Lieux » et ses chambres, déjà, on constate un certain fonctionnement de l'espace. Le but du projet « Lieux où j'ai dormi » est de reconstituer, par la mémoire aidée de la position allongée et de la sensation qu'elle procure, une chambre disparue et de retrouver, du même coup, les souvenirs qui y étaient ancrés :

Les souvenirs s'accrochent à l'étroitesse de ce lit, à l'étroitesse de cette chambre, à l'âcreté tenace de ce thé trop fort et trop froid : cet été-là, j'ai bu des *pinks*, rasades de gin agrémentées d'une goutte d'angustura, j'ai flirté, plutôt infructueusement, avec la fille d'un filateur récemment rentré d'Alexandrie, j'ai décidé de devenir écrivain [...] ¹

De la même manière, « Lieux », grâce à la visite et à la description de mémoire annuelles, lui permet de dérouiller sa mémoire : « La seule évocation à peine développée des souvenirs liés à l'A. m'a fait revenir en mémoire plusieurs noms ou faits dont je ne savais pas me souvenir si bien »². Les éléments auxquels il associe son passé, vus comme traces de son passage, l'aident à affirmer son histoire, son identité, son appartenance au lieu. Ce dernier est assimilé à une réserve de souvenir, au sens où on parle de « réserve naturelle ». Une sorte de sacralisation ou de patrimonialisation aux yeux de Perec a lieu, ce qui le poussera plus tard à qualifier ces espaces de « mythiques et momifiés »³.

Dans ces deux projets, le présupposé est que l'habitant donne forme au lieu où il vit, qu'il y imprime une trace pouvant perdurer quelques années. Il est développé dans ce paragraphe d'*Espèces d'espaces* que je vous cite :

Habiter une chambre, qu'est-ce que c'est ? Habiter un lieu, est-ce se l'approprier ? Qu'est-ce que s'approprier un lieu ? À partir de quand un lieu devient-il vraiment vôtre ? Est-ce quand on a mis à tremper ses trois paires de chaussettes dans une bassine de matière plastique rose ? Est-ce quand on s'est fait réchauffer des spaghettis au-dessus d'un camping-gaz ? Est-ce quand on a utilisé tous les cintres dépareillés de l'armoire-penderie ? Est-ce quand on a punaisé au mur une vieille carte postale représentant le *Songe de sainte Ursule* de Carpaccio ? Est-ce quand on y a éprouvé les affres de l'attente, ou les exaltations de la passion, ou les tourments de la rage de dents ? Est-ce quand on a tendu les fenêtres de rideaux à sa convenance et posé les papiers-peints, et poncé les parquets ?⁴

Ces aménagements matériels paraissent, paradoxalement, assez futiles et terriblement bien sentis. Ils transmettent un peu de l'impalpable relation entre un homme et son lieu de vie. On devine déjà celui dont Perec décrit l'habitat, avec ses paires de chaussettes trempant dans une bassine en plastique rose : même pour qui ne reconnaît pas la référence à *Un homme qui dort*, s'impose l'image d'un jeune indépendant, pourquoi pas étudiant, au mode de vie rudimentaire. L'acte d'habiter ne désigne ni une simple présence, ni la transformation matérielle des lieux, mais une relation plus souterraine et plus forte, comme quand on dit qu'un sentiment habite une personne. Perec semble nous suggérer que, de la même manière, l'habitant fait impression sur le décor, et s'y reconnaît, reflété par certains aspects. Son impact est durable et, quoiqu'estompé, peut se déceler après plusieurs années. Parfois, voulant ou croyant réelle la projection de son être sur le décor, il surinterprète certains détails dans le but d'y lire

1- *Espèces d'espaces*, *op. cit.*, p. 45.

2- Philippe Lejeune, « 133 lieux de Georges Perec », in Louis Hay (dir.), *Carnets d'écrivains Hugo, Flaubert, Proust, Valéry, Gide, du Bouchet, Perec*, CNRS, coll. « Textes et Manuscrits », 1990, p. 239.

3- Georges Perec, cité in Philippe Lejeune, *La Mémoire et l'oblique*, *op. cit.*, p. 162.

4- *Espèces d'espaces*, *op. cit.*, p. 50.

son histoire. L'exemple le plus frappant est celui de la rue Vilin, lieu représentant à la fois son origine et son déracinement, dont il décrit l'« allure générale » comme celle « d'un S très allongé (comme dans le sigle SS) »¹.

2) *Nature insaisissable de l'espace*

D'un espace tout imprégné de son habitant à l'idée que la ville peut révéler des traits cachés de la société, il n'y a qu'un pas que Perec franchit, avec ses confrères de *Cause Commune*. Ils s'accordent avec Henri Lefebvre sur le point suivant :

Les villes nous montrent l'histoire de la puissance et des possibles humains de plus en plus larges, mais en même temps, de plus en plus accaparés par les dominateurs, jusqu'à cette domination totale, entièrement érigée au-dessus de la vie et de la communauté qu'est la domination bourgeoise [...] Les villes disent la décomposition presque complète de la communauté, l'atomisation de la société en individus « privés » par l'action et le mode de vie d'une bourgeoisie qui, en même temps, eut l'audace de prétendre qu'elle représentait l'intérêt général.²

Ils décident de s'attacher à déchiffrer la ville et se heurtent à une difficulté majeure : elle semble insaisissable. En parcourant la rue Vilin, Perec voit se dérober le décor de son enfance, non à cause du temps qui accomplit son œuvre, mais, car la ville se transforme, hélas, bien plus vite que le cœur d'un mortel. Les travaux d'aménagement détruisent ses réserves de souvenirs ou menacent d'une année à l'autre les vestiges de son passé. La rue Vilin s'effondre immeuble par immeuble et le n° 24 où sa mère a vécu semble plus un miraculé que l'intarissable source de souvenirs et de points d'ancrage dont il rêvait.

Si la ville se dérobe à qui veut l'étudier dans la durée, elle ne se laisse pas non plus arpenter à loisir. Preuve en est faite dans le « Lieu » n° 86, ce fameux « Réel » du passage Choiseul. Ne circulant pas assez vite, avec son carnet de notes à la main, Perec s'en fait chasser par la concierge, méfiante vis-à-vis de sa lenteur et de son oisiveté. Comme son nom l'indique, on ne flâne pas dans un passage.

La ville est également insaisissable du fait de sa taille et de son foisonnement. Je rappelle qu'elle est pour Perec « quelque chose de tentaculaire et de perpétuellement inachevé, un mélange d'ordre et d'anarchie, un gigantesque microcosme où est venu s'accumuler tout ce que les humains ont produit au cours des siècles »³. La prudence est de mise : « Ne pas essayer trop vite de trouver une définition de la ville ; c'est beaucoup trop gros, on a toutes les chances de se tromper »⁴ recommande-t-il dans *Espèces d'espaces*.

Limiter son étude à une seule place, comme dans les « Tentatives », pourrait être une mesure de précaution, mais Perec demeure exposé à la paralysie et à l'impuissance face au foisonnement de micro-événements. Les textes sont, en effet, de longues successions d'apparitions, de disparitions et de déplacements d'objets et de personnes. La nature changeante de la place oblige l'observateur à adapter au fur et à mesure son tableau, à le corriger sans cesse, si bien que celui-ci finit par être une série de corrections. Matthieu Rémy écrit fort justement qu'une description complète de la ville « aboutirait à une vision "cubiste" de l'espace »⁵ et est, évidemment, irréalisable. Tout l'intérêt de l'*Inventaire* lu par Claude Piéplu et accompagnant *Tentative de description des choses vues au carrefour Mabillon le 19 mai*

1- *Ibid.*, p. 20-21.

2- Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, *op. cit.*, p. 248.

3- « « Promenade dans Londres », in *L'Infra-ordinaire*, *op. cit.*, p. 78.

4- *Espèces d'espaces*, *op. cit.*, p. 119-122.

5- Matthieu Rémy, *La Concession : pour une éthique des transformations textuelles dans l'œuvre de Georges Perec et Guy Debord*, sous la direction de Françoise Susini-Anastopoulos, université de Nancy, 2003, p. 262.

1978 est de faire ressentir cette quantité dans ce qu'elle a de colossal, voire d'absurde. Analysons quelques extraits :

3287 véhicules automobiles, dont :
1435 voitures particulières
574 camionnettes
580 taxis
407 camions
210 autobus¹

Non seulement les chiffres sont impressionnants, mais les objets peuvent aussi être décomposés et reclassés, acquérant ainsi une importance presque hypnotique et générant de nouvelles listes à l'infini :

1435 voitures particulières, dont, au moins :
79 volkswagen
78 deux-chevaux
22 DS
19 Renault 4 L, R4 ou R5
19 méhari
12 mercedes²

Puis, plus précisément encore :

78 deux-chevaux, dont, entre autres,
18 vert-pomme
11 rouges
8 oranges
7 jaunes
6 bleues³

L'Inventaire est à l'image de la quête poursuivie dans les « Tentatives » : capable de plonger dans le détail, jusqu'à la décomposition complète du réel. Tant que Perec se contente, par exemple, de mentionner les pigeons regroupés sur la place, il est encore loin d'en avoir tout dit. C'est pour cela qu'il consacre un moment à l'étude de leurs gestes : « plusieurs sont couchés, les pattes repliées [...] (avec leur bec, ils s'épluchent le jabot ou les ailes) ; quelques-uns se sont perchés sur le rebord de la troisième vasque de la fontaine »⁴. Chaque évocation des pigeons pourrait donner lieu à des précisions aussi développées à leur sujet.

Mais de façon plus pernicieuse encore, la ville lui échappe du fait de sa quotidienneté, de sa normalité. Le recul qu'on peut prendre, pour vaincre cette anesthésie, aboutit à une sorte de dépaysement décrit dans *Espèces d'espaces* :

Continuer
Jusqu'à ce que le lieu devienne improbable
Jusqu'à ressentir, pendant un très bref instant, l'impression d'être dans une ville étrangère, ou, mieux encore, jusqu'à ne plus comprendre ce qui se passe ou ce qui ne se passe pas, que le lieu tout entier devienne étranger, que l'on ne sache même plus que ça s'appelle une ville, une rue, des immeubles, des trottoirs...⁵

1- *Tentative de description des choses vues au carrefour Mabillon le 19 mai 1978, op. cit.*

2- *Ibid.*

3- *Ibid.*

4- *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien, op. cit.*, p 37.

5- *Espèces d'espaces, op. cit.*, p. 105.

Et, dans la mesure où il ressent une sorte d'étrangeté à la place Saint-Sulpice – je cite : « En ne regardant qu'un seul détail, par exemple la rue Férou, et pendant suffisamment de temps (une à deux minutes), on peut, sans aucune difficulté, s'imaginer que l'on est à Étampes ou à Bourges, ou même quelque part à Vienne (Autriche) »¹ – il est permis de croire qu'expérimentant la puissance de la ville, il se voit dans l'impossibilité de l'épuiser. Car en effet, épuiser le lieu, comme on dit épuiser le sujet, soit n'en omettre ni négliger aucun détail, est impossible. La maîtrise semble moins l'apanage de l'instance descriptive que l'opacité, le changement et la résistance, ceux de l'espace. Dès lors, les descriptions de Perec sont vouées à demeurer au stade de tentative. Ce terme, d'ailleurs fréquent dans ses titres, semble correspondre à une expérience particulière du réel. Certes, il serait impossible d'épuiser vraiment un lieu parisien, étant donné son perpétuel renouvellement et le nombre d'angles de vue multipliant à l'infini les milliers de micro-événements, mais notre auteur s'attache moins à ce rêve qu'au projet de donner à penser et à sentir la ville à travers un extrait, un échantillon.

3) *Destruction et asservissement*

L'insaisissabilité de la ville que je viens de décrire constitue en quelque sorte son système défensif, ce qui n'exclut pas qu'elle soit dépourvue de capacités offensives. Il est impossible, dans les « Réels », d'ignorer la force destructrice de la métropole par laquelle les rues de Perec se trouvent défigurées. Il trouve d'ailleurs sur son passage des textes officiels le rappelant :

Bulletin municipal officiel de la ville de Paris
25-26-27 août 1974
Expropriation du 28 et 30
Création d'un espace libre public à Paris 20^{es}.

Il rappellera cette violence, d'un ton faussement naïf et ne la justifiant que par des perspectives gestionnaires, dans *Espèces d'espaces*, à propos des immeubles :

Il est prévu qu'ils soient alignés, c'est une faute grave pour eux quand ils ne le sont pas : on dit alors qu'ils sont frappés d'alignement, cela veut dire que l'on est en droit de les démolir, afin de les reconstruire dans l'alignement des autres.³

La violence de la ville n'est pas toujours aussi évidente que dans les cas de démolition et d'expropriation. Elle atteint une plus grande efficacité lorsqu'elle est discrète. La suggestion l'emporte sur la coercition. C'est pourquoi Perec est forcé de considérer nombre d'aménagements pouvant être appelés des dispositifs. Rappelons-en la définition établie par Michel Foucault : « Un ensemble résolument hétérogène comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques ; bref, du dit aussi bien que du non-dit, voilà les éléments du dispositif »⁴. Et celle, peut-être plus synthétique de Giorgio Agamben : « J'appelle dispositif tout ce qui a, d'une manière ou d'une autre, la capacité de capturer, d'orienter, de déterminer, d'intercepter, de modeler, de contrôler et d'assurer les gestes, les conduites, les opinions et les discours des êtres vivants »⁵.

1- *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, op. cit., p. 49-50.

2- « La rue Vilin », op. cit., p. 31.

3- *Espèces d'espaces*, op. cit., p. 93.

4- Michel Foucault, *Dits et écrits*, vol. III, Gallimard, 1990, p. 299.

5- Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif ?*, Rivages, p. 28.

Revenons à la mésaventure de Perec dans le passage Choiseul : il est confronté à la force d'un dispositif. Non seulement, il est contraint de sortir, mais il a intégré les raisons de ce bannissement et les reconnaît plus ou moins. Expliquant : « j'ai d'abord protesté que je ne faisais rien de mal, puis suis parti comme si j'avais été démasqué »¹, son attitude n'est pas celle d'un innocent, au plein sens du terme. Il reconnaît comme légitime le fait d'être considéré comme suspect, admettant enfin que « c'est interdit »². Il est capable à la fois de contrevenir à l'usage du passage et de reconnaître sa faute. Il pourrait faire le constat suivant :

Le territoire quadrillé où s'écoule notre quotidien, entre le supermarché et le digicode de la porte d'en bas, entre les feux de signalisation et les passages piétons, nous *constitue*. Nous sommes aussi *habités* par l'espace dans lequel nous vivons. Et ce d'autant plus que tout ou presque, désormais, y fonctionne comme un message subliminal. Nous ne faisons pas certaines choses à certains endroits parce que cela ne se *fait pas*.³

Il ne me sera pas possible ici d'analyser tous les faits de société ni tous les dispositifs, c'est pourquoi je choisis de me pencher simplement sur le traitement de la publicité et du consumérisme. Ils se manifestent, bien sûr, dans les marques et les slogans multiples mais, surtout, dans le rapport à ces choses que révèle l'expression de Perec. Lorsqu'il précise entre parenthèses : « Un camion livre de la bière en tonneaux de métal (Kanterbräu, la bière de Maître Kanter) »⁴, il pollue son discours, de la manière dont la publicité s'impose dans son champ de vision. Lorsqu'il fait surgir, par exemple, la phrase « Exigez le Roquefort Société le vrai dans son ovale vert »⁵ parmi les « *Trajectoires* » de bus, il imite le surgissement de cette annonce devant ses yeux. Qu'importe si le véhicule contenait les produits ou affichait simplement une annonce, qu'importent son aspect, son trajet, sa vitesse, Perec le voit comme ce qu'il finit par être : un message publicitaire ambulante. Il en va de même lorsque le produit est l'image d'une personne. Perec passe petit à petit des descriptions neutres « un autobus 96 qui porte une publicité pour Véronique Sanson » à une assimilation : « un autobus 96 Véronique Sanson »⁶. L'autobus se confond avec l'objet vanté par la publicité, il est réduit, exactement selon les vœux du publicitaire, à sa fonction économique. Ceci est d'autant plus cynique que le produit en question, celui dont toute caractéristique non-marchande est niée, est une personne. Par conséquent, « un autobus Véronique Sanson » ne signifie rien de moins que la transformation d'un individu en objet, en bien achetable (et il n'est pas anodin qu'il s'agisse là d'une femme), la dictature de la consommation, la banalité de tout cela, et la soumission complice de nos regards, même plus choqués d'en croiser la représentation.

La ville est, chez Perec, le lieu idéal de la synthèse entre son engouement pour la question spatiale – qu'on pense à la mise en page de certains poèmes, à l'immeuble de *La Vie mode d'emploi*, à ses jeux avec les cartes géographiques – et son profond intérêt pour l'infra-ordinaire. Cette vision se trouve enrichie par des résidus de croyances sur lesquelles étaient fondés quelques-uns de ses travaux autobiographiques. C'est par cette voie très personnelle que Perec est amené à définir les étapes d'une connaissance réelle de la ville. Le partage des « recettes » de ses textes, les consignes pour des travaux pratiques, la radiodiffusion, la publication dans la presse et l'abandon des « Souvenirs », trop personnels, nous semblent autant de signes d'une volonté de propagation de l'attitude du traqueur d'infra-ordinaire. L'apparente

1- « Choiseul réel », *Lieux*, n°86, in Philippe Lejeune, *La Mémoire et l'oblique*, op. cit., p. 183.

2- *Ibid.*

3- Tiquun, « Notes sur le local », in *Tiquun 2, organe de liaison du parti imaginaire*, octobre 2001, rééd. Tiquun, *Tout a failli, vive le communisme !*, La Fabrique, 2009, p. 218.

4- *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, op. cit., p. 13.

5- *Ibid.*, p. 12.

6- *Tentative de description des choses vues au carrefour Mabillon le 18 mai 1978*, op. cit.

naïveté de certains passages pourrait prémunir le texte d'un rejet par le lecteur réfractaire au dogmatisme ou au discours politique. Cet objectif et cette expression particulière constituent tout un pan de la conception perecquienne de l'engagement.